



Fonds Gaston et Paulin Paris

Le fonds d'archives Gaston et Paulin Paris est constitué de leurs archives personnelles et scientifiques conservées par l'EPHE après la mort de Marie Sophie Marguerite Mahou, épouse de Gaston Paris. Il vient compléter la bibliothèque « Gaston Paris » - 5602 livres - versée dans les collections générales de la bibliothèque et identifiée par la mention « Fonds Gaston » dans le catalogue de la bibliothèque de l'EPHE.

Instrument de recherche : <http://www.calames.abes.fr/pub/#details?id=FileId-1659>

« Sources orientales des contes français » Conférences prononcées à l'EPHE en 1880

Cote	EPHE4PAR/054
Dates	1880
Description	« La signification primitive des contes », « Les contes populaires », 3 ^{ème} conférence donnée à l'Association scientifique de France, notes sur « Le chat botté » 10 feuillets
Calames	http://www.calames.abes.fr/pub/#details?id=Calames-2017101212104893660

Référence bibliographique :

Gaston Paris, cours et conférences, « Source orientales des contes » conférences prononcées à l'EPHE en 1880, fonds Gaston et Paulin Paris, EPHE4PAR/054, Paris, conservé par l'EPHE.

Modalités d'accès

Sur rendez-vous.

archives@ephe.sorbonne.fr



La signification primitive des contes

Nous avons contesté 1° que beaucoup de nos contes viennent de l'Inde; 2° que tous n'ont pas passé par l'Inde; 3° que même parmi les autres beaucoup n'en sont pas originaires; 4° que les contes européens, ou au moins beaucoup d'entre eux, ne sont pas venus de l'Occident d'une façon confuse, et s'ils s'expliquent par un contact historique spontané, mais qu'il y aient les classes en groupes, en familles qui ont un contact commun, et que cet contact commun, intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, doit peut-être être cherché à Byzance. La preuve de l'intermédiaire byzantin peut être donnée pour plus d'un conte; je n'en cite ici qu'un exemple, l'histoire du poisson retourné. Un étranger vient à la cour d'un roi, lui expose une étrange contenance. Celui qui retourne un poisson est puni de mort. L'étranger le retourne. Les courtisans s'insurgent et l'accusent. Le demandeur, par un tour de langage, un don avant de mourir: on le lui accorde: "Qui est-ce qui lui a vu retourner le poisson ont les yeux crevés." Ainsi il s'échappe à la mort. Le motif de J. Gall attribue cette histoire à l'ambassadeur de Ch. à Byzance: "Ainsi Trajan subtil triompha de la Grèce orgueilleuse." Il est évident qu'il l'en avait rapporté.

Quant à la partie grecque des contes, elle est de deux sortes. Ils sont certainement orientaux, égyptiens, assyriens (par exemple Babyloniens), phrygiens (Mésopotamie), lydienne, perses, surtout indiens: et ils ont rayonné en Orient et en Occident. A quelle époque ces contes sont-ils arrivés en Europe? On ne peut le dire, et c'est très variable. Pour beaucoup d'entre eux,

uns. on peut affirmer qu'il existait dans le mythe ogre (le chat-alle), mis
dans l'antiquité (Psyché - Cendrillon Belle et Bête, etc); pour d'autres on en
trouve aucun trace avant le temps modernes. - U-ici j'ai dû venir sur
une distinction de j'ai faite entre le type des ombres et ^{supra} les personnages
qui existent en vie. Jusqu'ici de merveilleux de leur pays d'origine,
les ombres s'ont accommodés aux usages du pays où ils se trouvent, au lieu
de beaucoup plus anciens, souvent indigènes. Dans les ombres françaises, nous
avons surtout les ogres et les fées. L'ogre (cf. ogdaho, maunadria,
Kroll, dragon, etc dans le Chat-Botte) et un être de la basse mythologie
antique, qui a survécu tarder que la haute mythologie l'oublie. Le
latin orcus signifie c'est la fée l'empire de son dieu (un peu Hadès en
Platon), le mot est d'origine populaire en grec, car il passa aux Anglo-Saxons
avec le sens d'esprit infernal. De m. en it. orco, uorco, huorco, divinité mal-
faisante, qui a introduit plus tard dans les contes orientaux. Le fr. ogre
est inconnu au m. à.; je n'en connais pas d'exemple avant Perrault. Le
lat. ogre (ogre) signifie bien, ardent, enfer, démon, homme méchant; le mot
ogre (?) vient de Perrault. On voit que le ogre en fait par le Hongrois,
comme on l'a prétendu. - Venant aux fées. Elles sont aussi, par leur nom,
d'origine romaine. À la naissance d'un enfant, trois jours se passent dans la
chambre de son père et de sa mère. Tel est le sens français par Platon,
quand on entre en relation avec le monde antique, on donna à son nom aux ogres,
aux gwan de l'antiquité, qui sont d'anciennes divinités du bœuf, de vœux
implorés, confondus avec la ancienne déesse antique. Les ombres les vœux,
parfois elle s'en éprouvent, et les ombres, pour en faire leurs époux, dans le
pays de l'éternelle jeunesse. Les fées en jurent dans le mot de fées qu'elles
ont fait c'est fait extérieur. Dans Perrault, à Cendrillon nous voyons une fée,

marquais; le fait seul indique la date l'écart: en effet, dans la réalité, daté (l'année)
de la nuit (cf. la vache de conte péruvien, l'arbre d'Aschenbriest, etc.). La peur
de la Belle au bois dormant tout le vrai fils français, le Dufrenoy. — Dans
le Pérou (où il y en a qu'un) son rôle est simple, dans le conte comme pendant,
par les rites les plus divers, toujours surnatants. Il ne fait donc pas venir en compte le
ou d'éléments d'éléments quand nous analysons les contes les eux-mêmes.

Mais ce conte, né en Amérique, est-il en un sens à l'origine? Pour les contes
moraux et les contes plaisants, il y a pas à discuter. Mais les contes mer-
veilleux? Peut-il y avoir des formes de peurs inventées, de la fantaisie, ou persistance
de ses sources cachées, ou plutôt obscuries? Non, nous ne qu'il y avait beaucoup
d'exagération à le regarder tout comme mythologique, et qu'en tout cas,
il fallait le garder de unis que les contes de différents peuples i.e.
l'espérance pour avoir dit la traduction d'un mythe primitif dans la langue
de chacun d'eux. Les peuples i.e. ont emprunté une mythologie commune, qui
l'est diversifiée étonnamment chez chacun; si les contes en étaient le premier
aboutissement, ils seraient extrêmement différents, au lieu qu'ils se ressemblent
jusqu'à l'identité depuis le Cambridge jusqu'à l'Écosse. Chaque conte, ayant produit
beaucoup de variantes, a certainement un point de départ, si imparfait ni, et
ce point de départ peut bien, pour beaucoup d'entre eux, être mythologique
ou plutôt mythique, car ils sont parallèles et non postérieurs à la mytho-
logie. Ainsi: Cendrillon, la Belle au bois, Peau d'Âne nous offrent leur
vraisemblance. Jusqu'à chacun d'un moment et en un point précis, ils
trouvent un langage à leur usage, d'un seul et même héritier, et la
la splendeur longtemps cachée que le conte. On explique l'origine de 3
façons: l'univers initié par le usage, — soleil caché par la nuit (mythe d'Élysée),
— végétation détruite par l'hiver. Tout cela est encore assez vague, et les con-

mentalement percutent tout fils-vein. On a d'ailleurs des indices tout à fait sa-
lisants et la vérité de l'un de ces esprits. Dans Peas d'Am et les immen-
tables variations, un père veut épouser la fille; il l'épouserait en effet dans la
forme la plus ancienne, et un fils naissait l'eux, plus glorieux que le père. Sou-
vent le mariage a'nie l'un ou l'autre quand on lit le texte de Kound'ila,
commentateur des Vedas: On raconte que Pradijapati, le dieu de la création,
épousa la fille. Qu'est-ce que cela signifie? Pr. est un nom de soleil, et ~~est~~
~~un~~ ~~nom~~ ~~de~~ ~~soleil~~... La fille Duchas est l'aïeule. Lorsqu'on dit qu'il veut
l'épouser, cela signifie seulement que le soleil, à son tour, court après l'aïeule,
et cela a' est au même temps le fils de soleil puisqu'elle lui doit l'existence. De
même Indra a épousé Atharya, la fille... c'est qu'Indra signifie le soleil et
Atharya la nuit. Le fils de soleil et la nuit et de la nuit c'est le soleil de
lendemain. Mais le soleil en atteignant l'aïeule la fait disparaître, le ton,
et dans certaines formes de cette (1^e Divina) on voit le père tuer ses fils. Plus
tard, le ton était père, le ton de Indra, et on fit que Peas d'Am devint
à l'enfer et deux temples et à épouser un autre père, et d'ailleurs de
premier. Dans un cas, elle a la main coupée, elle est couronnée d'écorce de bois,
de toutes peaux, de peau d'âne, d'une peau d'ours, de peau de chat, elle est
dans un coffre, dans un caisson, dans un tonneau, etc. Il semble ici que le mythe indien
se confonde avec un mythe arabe, on voit explicitement l'hiver, et qui est
plus clairement l'esprit dans la Belle au bois, qui doit pendant 100 (?)
ans, et que l'on voit le soleil de petit temps. Dans le drillon, une année la
forme féminine d'un tonneau de l'épouse à l'est de l'Europe et on voit
dans la forme masculine. Un jeune prince homme est impuissant et les per-
ses manquent de feu, son apparente impuissance, l'aidant, fait l'été (parce
morte), etc. mais un beau jour il a redonné; il a mangé des porcs, l'été
le tonneau est devenu l'épouse et temps à autre le mariage; finalement il fit
un plus et un peu.

Maintenant quel rapport y a-t-il entre le hon et le lout? Peut-il 3
venir que, le lout existant, on a transformé en lout le petit hon? mais
pourquoi? et quand? Le hon de Char Poulx à Noves en Brabant, en
Allemagne, en Bohême; comment expliquer la transformation? L'in-
verse est bien plus vraisemblable. Le char immensément du lout, avec les 3 bœufs,
à la fois de conducteurs, et appendant il marche, et le lout même tombe au
mort. Mais on l'aperçoit, c'est la petite étincelle qui est la preuve sur le
tableau des bœufs du milieu. Il entend l'airain attelage, car il est dit,
en lui disant si l'ouille du pas de la zigzag. mais ~~le traitant est grand~~
Il n'est pour qui le monde n'est à l'égard la vérité du temps? Il veut s'en
devenir caché dans l'eau. Il en a vu. Il s'agit d'ailleurs, les bœufs
lumineux, au lieu de la lumière, et il perd le petit soleil, parce il
est si malin qu'il se fera l'air de l'homme. mais l'un de la bœuf
l'aragant? On invente la demoiselle pour un petit hon, mais, comme elle
est dite, une femme, elle du lout, quand on a fait à fait perdre le
deu du lout. ^{est déjà} On le lout de l'air du lout sur le feu, mais avec
l'usage. On et quand a-t-il plus la femme? Mais on ne peut en dire;
en Europe, on le trouve dans le Harv-Lite, dans les Germains, en Brabant,
en Italie, en Portugal, en Grèce, en Albanie, en Bretagne. Il prouve bien
devenir à l'antiquité, on en vient à la fin de l'origine. Cela est
en un obscur; en tout cas, il a 1) un hon tout-à-fait hon 2) un hon
tout-à-fait hon (Honn, ou du bœuf), 3) un hon l'airain. C'est l'airain
premier le hon, le plus dans un autre lout, si aucun peuple en l'air,
de change ainsi le genre de l'airain du petit hon.

M. Bell me l'aquie
se adieu

24

Quelques fois les contes ont pour point de départ un thème mythologique, mais qui a été précédemment de la mythologie. J'en ai donné un exemple dans l'histoire du petit Poucet, un conte de Perrault, qui n'a que le nom, mais celui de autres contes. 1^{er} épisode. Naissance monstrueuse. — 2^e épisode. Le labouage, ou la conduite du char. (— 3^e épisode. Poucet est vu et s'échappe. — 4^e épisode. Il s'assoit à des ornières pour attendre des bœufs, et les traite par la voix). — 5^e épisode. Poucet avalé par un bœuf, qu'il n'a tué. — 6^e Poucet, avalé par un loup avec les bœufs du bœuf, le fait lâcher et revient chez lui. — Voici un petit conte parfaitement étranger. On y rencontre un certain embarras, contraire à la logique et à l'attente des contes. Poucet est vu deux fois en relation avec un bœuf, et il n'est avalé que la seconde. Il doit y avoir eu une ^{autre interprétation du loup} interruption. Le récit primitif était sans doute: P. voit des bœufs et les guide, P. est avalé par l'un d'eux, — P. est puis par le propriétaire des bœufs, et lui s'échappe. Or c'est précisément le récit de l'histoire homérique à Homère enfant: H. voit les bœufs d'Apollon, — et le maître s'occupe pour caresser leurs traits, — et est saisi par A. et le fait lâcher. Revenons au 6^e à l'origine: "H. est vu en train par dans le conte, mais nous allons voir qu'il a toute sa raison."

En Belgique, on appelle la grande Ouse Chaux-Pôce, et Pôce est la petite fille qui a le nom au-dessus du cheval de bois. On en fait ^{parfois} avec le peuple un conte de la grande Ouse (= artha) comme un char, les 3 et. et devant d'ont on le tire ou le bœuf (les deux chevaux). A cause des difficultés de prononciation qui rend la grande Ouse (ou les deux chevaux), on dit en ^{et d'ailleurs} l'usage que le char s'entend avec grand bruit. D'autres légendes parlent d'un conteur: en Allemagne, la petite fille s'appelle le charnier. En Prusse, dit Dehmann, un conte de la petite fille, il est tout fait de 3, figure le petit Poucet. — Mais le nom de Poucet n'est pas un tel nom aux Wallons; on l'appelle en Bas-Allemagne Diemel, Diemel, Dieming, Haas, Diemelken mit dem Waggon, et en Bohême paletski u wozu, Poucet en char.

recueil, Cordes de ma vie l'oye ou Historie de deux parts, qui devint
le plus aimé et avoir un public plus étendu que les autres. Déjà
affichés de grand vogue. Pendant, de l'Ac. fr., n'ont pu cependant être
de telles bagatelles, comme il avait fait de autres en vers. Il les ont
donné le nom de son fils, âgé de 10 ans, qui peut-être les lui avait offerts
devant de P. (consistait surtout à épurer le style; mais il est l'effet de
un pas en fait (surtout en quelques endroits où il dit ainsi, plus dans le
conté de Riquet à la traîne et dans les fables morales). De la l'Ac. fr.
P. est un succès immense, non seulement en France, mais dans toute l'Europe;
mais le genre de succès qu'il est parvenu à obtenir cette tentative était origi-
nale. En France, tout le monde le veut à fait de l'Ac. fr., mais
à la figure qu'il n'est un de plus facile que l'on invente. De la
sortit le Conté de Riquet, en 30 vol. in-8°, immensément fort et un
reste absolument vrai, sans quelques contes de l'Ac. fr., moins
simple que P., mais qui réussit mieux aux masses populaires, deux
contes de l'Ac. fr. (Piedin, Pinette), une amie de Perrault. À la
petite être est venue à jurer plus tard le conté de la Belle et la Bête,
de M^{me} Leprince de Beaumont; c'est tout ce qui a suivi, jusqu'à nos jours,
la littérature française.

À l'étranger, les contes de P. furent traduits dans toute la langue, mais
pendant longtemps on ne les regarda pas si l'on n'ait, on ne le demandait pas
si l'on avait sous la main un titre semblable. En Allemagne,
on en eurent longtemps le Pet. chapeau rouge, le Chat botté, la B. amb.,
qui dans les traductions de français. Partout d'ailleurs, on a peu peu,
on les a fait attribuer aux enfants, et on ne le dit plus qu'en dans la

ne ces histoires et y avait le élément d'un lieu et de documents
pour l'histoire de l'humanité. — Angloteu.

En Italie même, on traduisait Pecuch, et on avait complètement oublié
les deux précédents, le Lombard Staphardo, et le ^(Molini) usque de Venise,
qui, l'un au XII^e (1150), l'autre au com^t de XVI^e s., avaient écrit dans
un style ou se ou itonamment fleuri, de mots certainement recueillis
dans la tradition. Le style est assez bon. Dans cette immense collection de
nouvelles écrites à la suite du Decamerone, on ne trouve qu'un de mots de
ce genre, ni en Italie ni en France. Il faut faire une exception pour le bon
hi-cata de Ange, Sella, qui, dans son recueil (supplémentaire) versé,
s'est en 1535, nous a conservé 2 ou 3 vrais mots, dont l'un (qui a
retenu en allemand et en tchèque) est s'écrit à côté de mots de P., bien
que d'un genre un peu différent.

Il n'est donc toujours d'après moi que s'écrit que les mots étaient
pris dans la tradition. P. nous le dit expressément (plus), et surtout les
noms de mots de Peau d'âne, de la main Noie, de la Cigogne, etc., qui viennent
surtout au XVII^e s. (La Fontaine). Mais ces novelles, les vies, ni avaient-elles
pris leurs mots ? P. conjecture avec vraisemblance qu'ils étaient trop de
anciens, mais qui les avait inventés ? ^{je n'ose pas dire de mon [Propriété italienne]}
La question se pose sérieusement pour la première fois quand Pecuch, en 1812,
le célèbre recueil de frère Guim. (Les deux, ils avaient pris dans la
tradition populaire, et, s'écrit de mots inconnus à P., à St., à Dante,
ils en avaient recueilli beaucoup qui se trouvaient dans le antique, leur
logique sur l'origine de mots et avait la une difficulté, les l'indiquent,

Sans crainte de la censure, dans une foule d'ouvrages de plusieurs ⁵
vols que tout cela venait d'Allemagne. — Mais leur exemple fut suivi
avec passion : depuis eux, nous avons vu des contes d'enfants recueillis et
publiés dans toute la patrie d'Allemagne, — en Suède, Norvège, ^{Islande} Danemark,
— en Hollande, — dans les Highlands, en Irlande, — en Bretagne, — en
Italie (Piemonte, Piémonte, Bologne, Sicile, etc.), — en Espagne (Catalogne, Andalousie), —
en Portugal, — en Grèce, — en Albanie, — en Hongrie, — en Pologne, — en
Russie. On voit même d'emp. M. Pöschel a recueilli les contes des Pastoures
de Sibirie, — plusieurs savants entre eux de la cascade et de la Caspienne, —
on en a recueilli à fini après dans l'Inde, — on a recueilli ceux des Capres
de Zoulou, des habitants de Zangibar. — La Grande Grèce (sans la Rome
et le Géorgie) semblait étrangère à ce mouvement. M. Leconte de Lisle
Cosquin publiera un recueil important de contes (mais comment il les
a eus ; conseils, arrangements), M. Leconte de Lisle publiera des contes picards. Espérons que
bientôt des gens sérieux nous donneront les leurs. — Histoire.
Le vialat de cette immense matière a été tout à fait impuissant.
Partout en Europe, et surtout en Asie, on a tiré les mêmes traditions,
tant à qui des gens illettrés s'écrivent sur l'originalité des traditions de
ceux à qui il publient et ont démentis par la persécution de traits semblables
chez d'autres peuples. On a même donné un exemple de ces traditions
~~après avoir~~ un conte peu usé, incomplet ici, l'expliquant
là ; un trait incohérent lui était rattaché ici en suite. On a même
donné un exemple de ces traditions l'unité sur un des contes les
plus connus de Venise, le Chat botté, conté à la fin merveilleux
et — comme nous le voyons, — moral (non de la morale de P.)

Les Contes populaires — II.

6

Nous avons vu la dernière fois que les contes d'enfants, qui en avait eu d'abord en France qu'à Rome et en Italie, avaient, imitant depuis la publication des Grimm, été contés chez plusieurs peuples. Il en l'aqit pas ici de ressemblances vagues, mais de détails belés. Il est même parfois arrivé qu'un conte s'est perdu sous toute sa forme, excepté quelque détail ici, qui se retrouvait ailleurs, et qui a fini par s'expliquer par un conte d'un autre pays. Ainsi Goethe fait chanter à Marguerite un refrain bizarre: ma mère m'a tui, mon père m'a mangé, ma petite sœur a rassemblé mes os, les a mis au frais, et un int' un bel verre de vin, Vol, volé! cf. contes chœurs Langued. et prov. Ma maritata Dios la marito m'a deli Pièi fa bmbi; Nonn pain Lon laurieu m'a mangat & rousegat; Ma suroto La lieto m'a ploma & sospira; Sous un albe m'a couteat.... & non tion trion (Vas. ? pièn pièn) Encaso soui lion (= bien). M. auteur de 1811. avait eu traduit chanter en Rome: Per voi, per voi, My minny nu slev. Or tous ces chansons se l'expliquent qu'à près le conte de Grimm, Der hochadelborn; lecture des passages principaux. — Le conte est l'emblème de la mythographie. Mais ce n'est pas seulement entre des peuples aussi voisins que le Anglais, les Allemands et les Français qu'on rencontre de pareilles coïncidences. Elles se retrouvent, tout aussi frappantes, entre des contes recueillis chez des peuples de régions les plus diverses. Les uns les contes se complètent et s'expliquent les uns par les autres. — Exemple: le Chat botté.

Naturellement des faits aussi extraordinaires ont provoqué les réflexions des savants. Plusieurs idées, vite abandonnées; emprunts littéraires. — Système de Grimm et de la plupart des mythologues allemands: belés de

mythologie germanique. — Système des mythologues plus récents: mythes 7
aryens. Publication de West-Celt par M. Leprieu (et M. Housson). Linn & Co.
de Gubernaletti (explication de Venard). — Système de M. Benfey: les
contes viennent de l'Inde, ont des innovations bouddhiques, ont été transmis
de proche en proche; ~~à~~ à la fin de l'œuvre des peuples aryens, c'est
qu'ils ont été bouddhiques (Avaer, Entaer), ou ont profondément subi l'in-
fluence indoue et bouddhique (Siam, Cambodge, Siam, Japonais même). Les
Swabes sont indo-aryens, mais en rapport constant avec l'Inde. — Remar-
ques à l'égard de ce système: la belle-mère remplace l'autre femme, la
mitépsychon, l'humanité avec le animal, la lettre glorieuse, la femme
considérée comme un vertu, etc. — Autre système de M. Benfey: le grand petit système.

— Lettre de Grimm (n° 20). Le fait est et abstrait paraît être, entre deux des
contes ⁽⁵⁰⁰⁾ suédois, ⁽¹²⁾ romains, irlandais (100) ^{Poma Boremythol,} ^{de (several) légendes) avec (500).}

— Comparaison avec la poésie: il existe sur un ^{dan un conte de Cambridge, il s'agit de} ^{l'histoire de Bogatyr, id.}
avec ^{l'air} dragon, qu'il tu. — La poésie embrasse un acte: dans de son ^{trist}
holl. il s'acorde à une voix; Thomas Boremythol s'acorde à un acte sur le cheval,
qui se racine l'arbre; dans le Siddhikur comme dans l'Éd Deccan Days.

Nous avons donné les arguments qu'on a présentés en faveur de l'origine indienne de nos contes. Les bouddhistes les auraient inventés; ils auraient passé de leur livres: 1) dans les livres pehles, puis syriaques, arabes, grecs, latins, etc.; 2) dans les livres de la Sibirie mongole, tatares, etc. Qu'il y ait beaucoup de vraies dans cette hypothèse, on ne peut le nier: les emprunts faits à l'Orient par les Ariens sont certains (Jaques de Vitis); l'existence de livres mongols avec des contes bouddhistes est connue. Il est cependant douteux que les Mongols aient fait aucun acte de transmission: ils ont été en contact avec les Européens trop peu de temps, et d'une façon trop violente; on ne voit pas d'ailleurs que les contes européens se rapprochent particulièrement des leurs. D'autre part, nous avons la preuve que des contes indiens (bouddhistes) ont passé en Europe par d'autres intermédiaires (Barlaam et Josaphat). Mais à vrai dire, toute cette histoire qui ramène nos contes à l'Inde bouddhiste n'est que des anneaux libérés; les contes se transmettent de livre en livre, et, à peu d'exceptions près, ne sont pas connus dans le peuple. Mais on a remarqué avec raison, que cette restriction est capitale: les livres ne sont que les vêtements la forme de contes populaires, et quand ils le sont on le reconnaît bien vite. Puis il se trouve précisément que les contes populaires ont un autre caractère que les autres: ce sont les contes les plus merveilleux, les plus purement mythologiques. Or en ce cas, si on les examine de près, et si on les compare à la caractéristique bouddhiste que n'importe quel conte: l'exaltation de l'hermite, de la pauvreté, de la simplicité; ou un fondement mythique et un moral; si l'Inde est bouddhiste, on qualifie les livres par si acquis de libérés et de pehles. Mais il y a entre la théorie bouddhiste absolue des objections bien plus graves.

D'abord, en admettant même que les vœux bouddhiques, qu'on a si souvent exposés
d'un qui leur est propre, ait été le véhicule de nos contes, il n'en suit
nullement que les Bouddhistes les aient inventés. Ils ont pu accommoder des
vœux persistants; ils ont pu, une fois le goût éveillé, en répandre dans leurs
les accommoder (comparaison aux prédicateurs chrétiens du moyen-âge). Mais
trouvons plusieurs contes, si la fin dans la littérature grecque et dans celle
de l'Inde, et, même en admettant que le Bouddhisme ait exercé son influence
sur son origine, il est difficile d'admettre qu'elle lui ait été due si loin de sa
bonne heure. M. Benfey lui-même a admis que le conte de Kerdas était venu d'Inde
en Grèce, au moins en Italie, d'occident, mais il le voyait interprété dans le roman
Kalmouk (Siddhi-kis) de Vetalepantchavintsaty. Pausanias a recueilli en Grèce
comme un tradition locale le conte de chien fidèle qui figure dans le sept
Sage, et qui a été localisé en Galles et en France. L'histoire de tueur de dragon
supplante par un imposteur qu'il démasque, a trouvé non seulement dans d'anciennes
légendes celtiques, dans beaucoup de contes populaires, mais d'un fait en Inde, et
d'autre fait dans un historien de l'égypte, etc. Or il faut savoir, et M. B. a
démonstré lui-même mieux que personne que les fables égyptiennes, comme
le Gylfaginn et si l'Inde, viennent dans beaucoup de cas au dernier rang de
première; pourquoi en fait l'admettre aussi pour les autres?

Mais il y a plus. Non seulement les Bouddhistes n'ont pas inventés ~~au moins~~ les
contes merveilleux que nous trouvons dans l'Inde et en Europe, mais on peut
prouver pour quelques-uns qu'ils en ont pas traversés. L'Odyssée a été écrite
au moins sept ou huit siècles avant notre ère, ce tout cas avant le Bouddhisme;
or le conte de Polyphème & sa femme dans Homère, le Dolpathe, dans le Dighoz
(poème épique de XIII^e s.), le Arak (Sindbad), le Serak, le Romanar, le
Sicilien, le Scandinave (Sage de XIII^e s.), le Allemand, le Hongrois, le

Pinnis, les Lithuaniens, les Hautes, le Gaël d'Irlande, le Prusse. Chez aucun de ces
peuples il ne vient d'Inde, comme on voit le pinon par un trait de commerce
d'aller que nous appliquons tout à l'heure à un autre conte ; mais il n'a aucune
raison de venir de l'Inde. Il n'y a que chez les Arabes qu'il y avait de traces,
mais ils ont fini et toutes manières, et on n'a pas retrouvé le conte dans l'Inde. ¹⁸⁴²
Le conte de la femme n'a sûrement été écrit, l'Inde un peu plus tard.

Mais il y a plus encore. Entre des contes allemands, français, italiens, espagnols, his-
paniques, etc., on trouve des ressemblances frappantes. Si on trace le chemin qui
dans l'Inde, qui est le plus naturel que de le dire : l'Inde est la patrie com-
mune ? Or parfois on peut penser qu'il n'en est rien, et qu'il faut remonter
beaucoup plus haut. Conte allemand dans Cosquin p. 4, hongrois p. 5, avec cha-
quement de serbe grec p. 5, et indien p. 6. — Or voici ce qu'on a déduit dans
le papirus de Deux Puits, écrit au XVII^e siècle avant notre ère : histoire de
Bataon et de sa femme.

Le même papirus nous présente un ^{héros} héros dont qui vainc son père un archer
dans l'eau, Bataon. Il lui arrive malheur. Même trait dans des contes
serbes, français, italiens, portugais, etc. — La femme de Bataon est donnée par
la bride de cheveux : de même littéralement dans un conte d'Irlande p. 13 et un
mongol ; avec une variante (cheveux attachés par un hérisson) dans le roman de
Tristan et dans plusieurs variantes de la Belle aux Cheveux d'Or.

Puis donc, non pas un cas, mais quatre (dans fourchettes, coars, vast, bonch), où
les contes européens ont un prototype bien plus ancien que le conte de la femme,
antérieur à la propagation de l'Inde indienne, et même, sauf l'Égypte, à
l'existence de toute l'Égypte. Ce trait, et est vrai, tout dans le conte égyptien
aux incohérences et mal liés. Une preuve seulement que nous n'avons pas
l'original, mais une indication déjà très ancienne, peut-être venue d'Assyrie
(de Syrie et d'Arabie) d'après le témoignage, et qui remonte par un
quant à une effrayante antiquité.

Il arrive souvent que nous n'avons pas, comme ici, de points de repère 4
 précis et de dates qui excluent tout doute. Il se peut que nos traditions
 dans l'Inde et ailleurs de contes qui, par la date ou le lieu a recueilli le
 plus anciennement, peuvent également avoir été transportés de l'un de
 pays dans l'autre. C'est cela qu'il faut appliquer, quand on le peut, une
 méthode d'investigation sévère, souvent impossible, mais dont on peut heureu-
 sement faire parfois usage. Tel est le cas pour un autre conte, qui a tout
 également en Egypte son anciennement, mais beaucoup moins anciennement
 que l'autre, et qui, analysé avec soin dans les différents groupes, peut
 nous fournir le plus important résultat. C'est le conte de Rhampsinité,
 semi-populaire, semi-littéraire, et si peu peu complètement devenu le ver-
 seiller. Je n'en ai ~~20~~²⁶ versions, d'ailleurs, depuis le V^e siècle avant notre
 ère, dans langues différentes; le plus récent, dans deux versions, est été
 recueilli dans le bouche du peuple; le autre, mis en l'écriture, à l'égypte,
 est, est de l'objet d'écouter littéraires dans les siècles intermédiaires. Le plus
 ancienne est celle d'Hérodote, à qui les poètes de Memphis avaient raconté
 cette histoire, en l'attribuant à Rhampsinité, ou qu'on reporte (Rambis) au
 XIII^e siècle avant J.-C.

Après Hérodote viennent Pausanias, Charax de Lampsaque, Jean de Haut-Égypte,
 les sept-Sages, Berosus, Ser Giovanni, de Desjardins Brugge, trois contes alle-
 mandes, 1 danois, 1 écossais, 1 breton, & italiens (Nisida, Bologne, Saint-Jerôme,
 2 Sicile), 1 portugais, 3 russes, 1 tchèque, 1 arabe, 1 kirghis, 1 ottoman, 1 arabe,
 1 tibétain (Kandjara), et 1 indien (Souradava).

On a étudié cette histoire dans les dix-neuf épîtres, on l'aperçoit que les divers
 groupes se divisent en deux groupes, dont l'un comprend tous les contes asiatiques,
 l'autre tous les contes européens (un à Paris et Char. incomplets, et Hérodote, le
 conte d'Espagne et le conte russe). La famille européenne (Délph. Sup. Des. Pecor.

Deif et ses les mots japonais) le caractérise par les traits suivants: au lieu que
la main du mot vienne béer un vase devant le corps, heads de son mors (trait
altéré dans Hérodote) pour avoir le droit de répandre des pleurs, on traîne un corps
devant la maison, et le fils le fait une blessure pour expliquer les larmes
de sa mère (non avons là une évidente opposition entre les moeurs asiatiques
et européennes, ou plutôt barbares et civilisés; trait arabe: "tu feras semblant
de pleurer ton huile jusqu'à ce que tombe ce que tu es de désespoir tant fait");
l'épithète de la main du mot est supprimée; dans l'épithète on le vultus emp
la barbe aux soldats, et leur fait en place une masque. — Or tous ces traits
indiquent un ~~car~~ date plus récente. La main du mot a été supprimée
comme désuète; la barbe, parce que le mot est venu dans un pays où on
n'en portait pas; le pleurer trait, parce qu'on se le compensait plus. Voilà
donc tous les mots européens qui remontent à une source unique, font
capital. Quelle est-elle? Sans doute byzantin. Par les d'antre côté
de cette on a la même conclusion.

Maintenant quelle est la patrie primitive de ce mot? Est-ce l'Egypte? on
a fait des objections: les castes, la main du mot, la barbe. Il est bien pos-
sible qu'il soit, comme le Deux Rives, originaire de Syrie (la construction en
prière de toute espèce de pleurs à l'Asie). Il est probable que les anciens (il-
le, in, tris, construction, galles, gibel, morvais), cependant au moins
de 6 siècles avant notre ère. Il semble être une pure fiction et n'avoir
d'autre but que le divertissement. mais on est-il de même de tous les
mots? Non, avons nous qui leur patrie est une par l'Inde, mais
l'Occident; il nous reste à chercher quelle est leur origine et leur
signification primitive.

Le Chat botté.

10

On en a signalé 25 versions ; j'en ai pu en employer trois, mais
pas l'en faire. Les autres.

Française : 1 (Pencult) (Prov. de l'ém. III 396)

~~Langues~~

Italiennes : 6 (Strapanda, Basile, Schuller, Goussard, Pitti, Luch. flor.)

Allemande : 1 (Haltich)

Suédaises : 2

Norvégiques : 2

Polonaise : 1 (sans valeur)

Russes : 3

~~Centrale~~ ^{Bulgar} : 2 : 1

Grecque : 1

Turques : 2

Arabe : 1

Swahili : 1

Le lieu de l'histoire est ~~français~~ ^{français}, on l'a dit de un chat dans le conte fran-
çais, Italien (sans Italien), polonais, un ~~chat~~ ^{chat} dans le conte norvég. et le
2 suédois, un ~~chat~~ dans le conte norv., le conte finnois, russe, ~~français~~
bulgare, grec, Sicilien, arabe, turques, — un gazelle dans le conte swahili.
D'où il suit que le chat n'est pas primitif, et que la explication qu'on en
a donnée n'est sans valeur.

Un ~~chat~~, — à qui il appartient de dire les faits (héritage, caprice,
affect, précaution d'instinct), — est un pauvre diable. Le ~~chat~~ l'aime.
D'où fait un grand ~~chat~~. Il peut venir de la part de ghibi, — de

prison, de venir, de venir, de venir (ici n'est la vérité du pays, un d'un aut²
dans les.). — Un trait particulier à Rome dans unes, firm¹, fous, avec,
sic., fl., alen du botaan empunté pour unner l'or (cf. All. Dab.).

— Il demande la fille du roi pour son incita (curieux que dans P.), et
c'est en venant qu'il la fait tomber à l'eau (curieuses diverses). — Vient
des habits qu'admin le jeune homme dans bulgare, luth, l, avec Bas. Strap.
fimb, Adljörn. (exposée du lat. empunté d'ailleurs fimb.).

Le mariage a lieu (curieux que dans P.). Le ^{grand} chat le même que le palais de
P. (matto, agdaho, kroll, hammadria, sept, dragu à 7 Etjph.).

Dans P. on ne comprend pas bien comment le chat tourne le mariage, et
etc.; c'est expliqué dans Av. Firm. Russ. Lat.². — Il s'en suit que la
mat et l'ogre, bien que fat. boma dans P (cf. pd.; mais empunté à
un autre emb), n'est pas le vrai épisode. Le vrai est dans presque tous les
autres emb; l'ogre, effrayé aussi, le caduc dans le feu (mank, both, etc.) n'
il est bati, n dans le point, ni il est ungi. Ven.

Le roi repète deux fois. Mais qu'advient-il du chat? Dans P il est heureux; dans
firm¹ il est un homme au bni. Dans Arb. il dit au fils de lui empse la tête,
et il le trouve être un prison, qu'il épouse; mais c'est empunté à d'autres
emb (Chate bl.), car dans firm ni il n'est il épouse le fils du roi). — Dans
Strap., Bas. Bulg., Sic., il se fait emb; le roi dit qu'on le jette par le
pied par la fenêtre; il est en expoules, mais n'a misse (par dans Basit,
ni il le saur). De même c'est peu dans le emb avec, on sent le venat
menant de tout à voler à la femme. L'ingratitude est peu dans Pitu, ni il le
ten, pour que l'emb, unult, a fait de maner.

Mais ce n'est pas encore satisfaisant. Dans le emb flentis, après avoir promis au
chat un tambour magnifique, il dit de le jeter dans l'urne; mais lot il le retourne
dans la cabane. De même dans le emb swak, on dit de jeter la gazelle malade en
unnt le jette empunté, l'nti l'nci d'innuunt.